

LE MANTEAU MERVEILLEUX (*)

LÉGENDE ACADIENNE

L'ignoble Lawrence, brute à face humaine que l'histoire a flétrie, avait pris depuis peu le gouvernement de l'Acadie et préparait sans doute déjà son plan d'une campagne de vols, de rapines, de sang, de désespoirs non éteints encore—campagne qu'il mena avec une sauvagerie épouvantable vingt mois plus tard.

L'année 1753 s'achevait dans un étrange malaise ; seules, les populations terrorisées de l'Inde anglaise peuvent comprendre le sentiment qui étreignait les cœurs de nos admirables frères d'Acadie ; comme le comprendraient en ce moment nos frères de Québec devant la violence de l'explosion haineuse de certains journaux, si nos frères de Québec n'avaient également conscience de leur force numérique et individuelle, leur permettant de regarder dédaigneusement leurs obscurs insulteurs.

Si l'Angleterre, aujourd'hui, par pur calcul du plus profond égoïsme craint de molester les Canadiens-français et de perdre ce qui constituait le plus beau joyau de la couronne de France ; à l'époque où se passe l'action que nous allons rapporter, cette même Angleterre voulait, non pas asservir, mais anéantir nos pères, afin de s'enrichir de leurs dépouilles. Et qu'avait-elle à craindre, la puissante sanguinaire, d'un petit peuple de neuf mille âmes ? Et aujourd'hui, ne nous montre-t-elle pas la même férocité aveugle à attaquer un autre petit peuple de quarante mille combattants, elle qui peut mettre sur pied de guerre des millions de soudards ?

Non loin du fort Beauséjour, bâti sur la jolie Baie Française, aujourd'hui Baie de Fundy, se trouvait la propriété, fort bien entretenue, de la famille Jean-Baptiste Leroux (1).

Leroux, de son mariage avec Louise-Evangéline Forest, avait eu cinq garçons et trois filles qui tous, en 1753, aidaient grandement aux travaux de la métairie. L'aîné—Jean-Baptiste, comme son père—avait alors vingt-deux ans. On l'appelait Jean tout court afin d'éviter toute confusion.

Le père, après la rentrée des moissons, avait été obligé, pour affaires, de se rendre à Halifax. Parti le 15 septembre, il devait être de retour au commencement d'octobre. Mais les jours passaient, longs, interminables, sans que la famille eût la moindre nouvelle de son chef. La distance n'étant que de deux cent cinquante milles environ, avec son bon cheval il ne lui fallait pas plus de cinq jours pour la franchir.

Les enfants ne disaient rien devant leur mère, afin de ne point augmenter sa peine ; au contraire, chacun trouvait en son cœur de nouvelles raisons pour expliquer ce retard inexplicable. Mais que d'efforts ! leur fallait faire pour ne pas éclater en sanglots ! Quand ils étaient seuls, que de larmes ; et quelles ferventes prières ils adressaient à Dieu pour leur père !

* *

Le vent d'automne hurlait lugubrement arrachant aux arbres alanguis leurs dernières feuilles : image frappante de la bourrasque dans laquelle devait disparaître bientôt le brave peuple d'Acadie. Le ciel était empli de larges nuées noires que rayaient par ci par là des intervalles de lumière blafarde, tamisée, comme craintive et fatiguée. Du nord accourait la tempête faisant ployer tout sur son passage ; tandis que les eaux de la Baie Française bruissaient sur les galets de la crique si jolie de Beauséjour.

Toute la famille était réunie, le soir du 24 octobre, autour de la table de la cuisine. La vieille horloge apportée de France par le grand-père venait de sonner dix heures. Au dehors, l'ouragan mugissait, et la profonde obscurité rendait cette veillée plus semblable à une veillée de mort qu'à une soirée de famille.

(*) Cette légende fait partie de l'ouvrage en cours : "Œuvres de Sang, Recits et Légendes de l'Acadie" : enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur.

(1) Nous changeons les noms de nos personnages, excepté celui du père, le fait que nous rapportons est rigoureusement exact, et le thème nous en a été fourni par un ancien professeur du collège Saint-Joseph près Memramcook. Nous tenons à lui en exprimer publiquement notre reconnaissance.

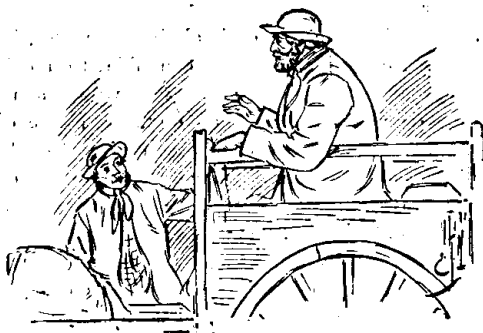
Pour la centième fois, la malheureuse mère exposait ses craintes. Mais après avoir versé d'abondantes larmes, elle dit à ses enfants :

—Il faut que le bon Dieu nous rende votre père ! Je l'en ai prié avec toute la ferveur dont je suis capable ; j'ai supplié la Consolatrice des affligés de m'exaucer. Aujourd'hui, j'ai promis une messe pour les âmes du purgatoire : ma mère me disait que la dévotion à ces bonnes âmes est si agréable à Dieu, qu'il ne refuse rien de ce qu'on lui demande par elles. Oh ! oui, j'espère que votre père reviendra !...

A l'extérieur, les éléments déchainés redoublaient de violence ; le vent s'engouffrait avec de sinistres plaintes dans la cheminée au large manteau.

Toute la famille se mit à genoux au pied du grand crucifix bruni, et Thérèse, l'aînée des filles, commença les prières du soir, suivies, selon l'usage des familles acadiennes, des prières pour les chers disparus.

Les prières finies, Jean alla faire sa ronde habituelle aux écuries, aux remises. Tout à coup il entend un clapotement dans la boue du chemin. Il prête l'oreille : nul doute, c'est le pas d'un cheval.



Il se précipite : bientôt il est près d'une voiture.—Page 614, col. 2

Il se précipite : bientôt il est près d'une voiture—c'est celle de son père !

Le cheval paraît épuisé : le jeune homme, sans y prêter attention, bondit sur le siège.

—Bonsoir, cher papa. Oh ! dans quelle inquiétude vous avez mis maman !

Et il l'embrasse avec effusion.

—Pauvre mère !... pauvres chers enfants !... dit le père d'une voix comme un souffle.

—Mais qu'avez vous donc, papa ? demanda anxieusement Jean.

—Je te conterai cela plus tard, mon fils. Va prévenir ta mère et reviens ensuite m'aider à descendre.

Et l'enfant, obéissant, court à sa mère. Il a les yeux rayonnant d'une telle joie, que la mère—peut-on tromper une mère ?—pense se trouver mal de bonheur.

—Jean ! qu'y a-t-il ? Ton père...

—Oh ! maman ! le bon Dieu pouvait-il être insensible à vos prières ?...

—Où est-il ? dit-elle défaillante.

De ses bras robustes il l'enlace ; la couvrant de baisers et de pleurs, il l'assied doucement dans son grand fauteuil de bois.

—Remerciez Dieu et les bonnes âmes du purgatoire. Grand-maman avait raison, maman, le bon Dieu accorde ce qu'on lui demande par ces âmes privilégiées quoique souffrantes. Mais papa est bien fatigué ; permettez-moi d'aller le débarrasser du soin de son cheval.

C'est avec cette délicatesse, innée chez tout enfant bien élevé, qu'après avoir préparé sa mère à la joie du retour, le jeune homme la disposait à la tristesse qu'elle allait éprouver en voyant son mari pâli, défait, peut-être très malade.

* *

Les enfants avaient entendu. Vous pensez bien qu'ils furent vite habillés. Ils entouraient leur mère, la pressant de questions, discrètes cependant, quand la porte s'ouvrit.

L'éclair de bonheur qui brilla sur toutes les faces s'éteignit dans un long gémissement à l'aspect de

l'ombre qui s'avancait, soutenue par le bras vigoureux de Jean.

La mère avait poussé son vieux fauteuil : Jean, aidé de ses frères, y mit avec une tendresse infinie le père exténué.

Après les premiers épanchements, Jean fit prendre au voyageur un cordial énergique qui ramena un peu de vivacité dans le regard éteint de Jean-Baptiste.

Les enfants, pleins de tact avons-nous dit, ne posèrent pas une question. Seule, la mère avec l'intuition que donne l'amour, lui murmura dans ses caresses :

—Que t'ont-ils fait, mon pauvre ami ?

Que t'ont-ils fait !...

Son âme avait donc compris que tout venait du maudit envahisseur ?

Mais les jeunes filles s'empressaient. L'une préparait un bon morceau de porc frais ; l'autre mettait le couvert, quand Jean-Baptiste les arrêta, disant qu'il ne pourrait manger.

—Le bonheur de vous revoir me suffit ce soir, dit-il.

La mère vit ses yeux se mouiller lorsqu'il prononça ces mots. Son cœur se brisa, la malheureuse, car elle comprit, elle, le vrai sens de cette périphrase affectueuse.

Elle prépara donc tout de suite le grand lit, et Jean y porta plutôt qu'il n'y conduisit son père.

Thérèse voulut veiller elle-même durant cette première nuit qui fut assez bonne. Aussi le lendemain, sans cependant se lever, Jean-Baptiste put-il faire le récit de ce qui lui était arrivé.

Pendant qu'il était à Halifax, son débiteur, homme de mauvaise foi qui avait trahi la cause des siens (hélas ! il se trouve des traîtres partout !) l'avait dénoncé aux sbires du cruel Lawrence. Pendant trois semaines, la rage de l'Anglais s'était assouvie sur le brave Acadien. Sous prétexte d'espionnage, il l'avait même fait flageller : il voulait le forcer d'avouer sa connivence avec les Français.



Jean suit le Père et sa mère dans le manitou comme en une barque.—Page, 615 col. 3

Enfin, faute de preuves, et après mille mauvais traitements, on l'avait libéré en lui donnant deux heures pour quitter la ville.

Faible, exténué, il lui avait fallu ces deux heures pour se rendre à un mille de la ville nouvelle : c'était là que, par une sorte de pressentiment, il avait laissé son cheval et sa voiture, chez un homme sur la fidélité duquel il pouvait compter.

En noble chrétien qu'il était, il termina ce douloureux récit en pardonnant à ses bourreaux, à l'infâme qui l'avait vendu, et en demandant à ses fils qu'agitaient tous les désirs de vengeance, de pardonner eux aussi.

* *

Les tortures subies par Jean-Baptiste devaient avoir une issue fatale : malgré sa forte constitution, il n'était revenu au foyer que pour y mourir entouré de l'amour des siens.

La belle fête de tous les saints avait appelé à la chapelle du fort Beauséjour la garnison et les Acadiens qu'il protégeait de ses canons. L'aumônier des troupes françaises célébra les saints mystères, après quoi il se